

La vie du Bouddha

by A.-FERDINAND
HEROLD

LA VIE DU BOUDDHA

D'APRÈS

LES TEXTES DE L'INDE ANCIENNE

A.-FERDINAND HEROLD

L'ÉDITION D'ART

H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE, PARIS

AVERTISSEMENT

La Vie du Bouddha qu'on va lire n'est pas une œuvre de fantaisie, et je crois bon d'indiquer les principaux parmi les livres, anciens ou modernes, que j'ai consultés.

J'ai, le plus souvent, suivi le Lalita-Vistara. Il y a du fatras dans ce livre où se mêlent aux récits légendaires les dissertations scolastiques. Là pourtant nous ont été gardées de précieuses traditions sur les origines du héros, sur son enfance, sur sa jeunesse ; on nous apprend comment il fut élevé, on nous raconte quelles furent ses premières actions.

J'ai fait grand usage aussi d'un poème excellent, le Bouddhacarita d'Açvaghosha. Dans quelques chapitres j'en ai reproduit les termes presque littéralement. Le texte du Bouddhacarita a été édité par E.-B. Cowell.

J'ai introduit dans le livre plusieurs jâtakas. Ce sont des contes où le Bouddha rappelle ses vies antérieures. On en trouvera un certain nombre dans un vaste recueil, l'Avadânaçataka.

Deux ouvrages modernes : Le Bouddha, de M. H. Oldenberg, traduit par M. A. Foucher, et l'Histoire du Bouddhisme dans l'Inde, de M. H. Kern, traduite par M. Gédéon Huet, m'ont aussi beaucoup servi ; de même différents travaux, imprimés dans des revues scientifiques. Ainsi, pour l'émouvante histoire de Viçvantara, j'ai mis à profit une version sogdienne, publiée dans le Journal asiatique, par R. Gauthiot.

Enfin, je ferais preuve de la pire ingratitude si je ne remerciais publiquement mon vieil ami Sylvain Lévi des affectueux conseils qu'il m'a sans cesse prodigués.

Et puisse le lecteur prendre intérêt à la merveilleuse aventure du prince Siddhârtha qui sut, par la méditation, découvrir la suprême sagesse.

A. F. Herold

Table des matières

AVERTISSEMENT

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

DEUXIÈME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

TROISIÈME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII

PREMIÈRE PARTIE

I

La ville où jadis avait vécu le grand ascète Kapila était d'une sereine magnificence. Ses murailles semblaient des nuages de lumière, et, de ses maisons comme de ses jardins, émanait une splendeur divine : on l'eût dite bâtie sur un morceau du ciel. Partout des pierreries y brillaient. Aussi n'y connaissait-on point l'obscurité, non plus que la pauvreté. La nuit, les rayons de la lune tombaient sur les demeures d'argent, et la ville était un étang de lys ; le jour, les rayons du soleil tombaient sur les terrasses d'or, et la ville était une rivière de lotus.

Le roi Çouddhodana régnait sur Kapilavastou, et il en était la plus noble parure. Il était bienveillant et libéral ; il ignorait l'orgueil et il pratiquait la justice. Il courait aux ennemis les plus braves, qui tombaient dans les batailles comme des éléphants frappés par Indra. À l'éclat de sa gloire disparaissaient les méchants, comme les grandes ténèbres aux rayons aigus du soleil. Il éclairait le monde, et à ses familiers il montrait les voies qu'il fallait suivre. Son illustre sagesse lui avait gagné d'innombrables amis, des amis pleins de vaillance et de raison ; et, comme la lueur des étoiles fait valoir la lumière de la lune, leur clarté rehaussait sa splendeur.

Çouddhodana, roi issu de la race des Çâkyas, avait épousé plusieurs reines. De ces reines, la première était Mâyâ.

Elle était très belle. À la voir, on eût cru que Lakshmî même s'était isolée de la troupe divine. Elle avait la voix des oiseaux printaniers, et elle ne disait que des paroles agréables et douces. Ses cheveux avaient la couleur de l'abeille noire ; ses yeux étaient aussi frais que la feuille nouvelle du lotus bleu, et ses sourcils bien arqués n'étaient jamais froncés. Son front était pur comme le diamant.

Elle était très vertueuse. Elle voulait le bonheur de ses sujets, et elle était docile aux pieux enseignements des maîtres. Sa conduite n'était point ténébreuse ; elle ne savait pas mentir.

Le roi Çouddhodana et la reine Mâyâ vivaient heureux et calmes dans Kapilavastou.

Un jour, la reine, après s'être baignée, se parfuma le corps, puis se vêtit des tissus les plus fins et les plus brillants et se couvrit les bras de bijoux précieux.

Des anneaux d'or sonnaient à ses chevilles. La joie au visage, elle alla trouver le roi.

Il était assis dans une grande salle, où des musiciens charmaient d'aimables chansons sa rêverie tranquille. Mâyâ s'assit à la droite de Çouddhodana, et elle lui parla :

« Seigneur, daigne m'écouter, ô protecteur de la terre. Daigne m'accorder la grâce que je vais te demander.

— Parle, reine, répondit Çouddhodana. Que veux-tu de moi ?

— Seigneur, il est autour de nous des êtres qui souffrent. J'ai pitié des souffrances du monde. Je ne veux pas nuire à ceux-là qui vivent ; je veux défendre ma pensée de toute impureté ; et puisque j'évite ce qui pour moi est un mal, puisque je suis bonne envers moi-même, je veux prendre soin des autres, je veux être bonne envers les autres. Je renoncerai à tout orgueil, ô roi, et je n'obéirai pas aux mauvais désirs. Je ne dirai jamais de parole vaine, ni de parole sans honneur. Désormais, seigneur, ma vie sera austère ; je jeûnerai, et je n'aurai malveillance ni méchanceté, inquiétude ni haine, fureur ni convoitise ; je serai heureuse de ma fortune, je ne mentirai pas, j'ignorerai l'envie ; je serai pure ; j'irai dans le droit chemin, et j'aimerai les œuvres vertueuses. Voilà pourquoi j'ai les yeux souriants, voilà pourquoi j'ai les lèvres joyeuses. »

Elle se tut un instant. Le roi la regardait avec une tendre admiration. Elle reprit :

« Seigneur, respecte l'austérité de ma vie, n'entre pas dans la forêt confuse du désir ; permets-moi d'observer longtemps la pieuse loi du jeûne. J'irai dans les salles qui sont au plus haut du palais, là où perchent les cygnes ; qu'on m'y prépare un lit semé de fleurs, un lit doux, un lit parfumé. Mes amies seront autour de moi, mais qu'on éloigne les eunuques, les gardes et les servantes grossières. Je ne veux voir figure laide, ni entendre chanson vulgaire, ni sentir odeur méprisable. »

Elle ne parlait plus. Le roi lui répondit :

« Que cela soit ! La grâce que tu demandes, je te l'accorde. »

Et il ordonna :

« Qu'au plus haut du palais, là où chante la voix des cygnes, on dresse pour la reine un lit de fleurs précieuses, et qu'au son des cordes sonores elle s'y étende, parée d'or et de pierres rares. Et ses femmes, autour d'elle, croiront voir une fille des Dieux dans les jardins du ciel ! »

La reine se leva.

« C'est bien, seigneur, dit-elle. Écoute-moi encore. Délivre les prisonniers. Fais aux pauvres de larges aumônes. Que les hommes, les femmes et les enfants soient heureux ! N'inflige aucun châtement, et, pour la joie du monde, ô roi, regarde en père toutes les créatures ! »

Puis elle sortit de la salle, et monta vers le sommet de la royale demeure.

On était aux approches du printemps. Les oiseaux volaient autour des terrasses; ils chantaient dans les arbres. Les jardins étaient fleuris, et, aux étangs, s'épanouissaient largement les lotus. Et, tandis que montait la reine vers son heureuse retraite, des cordes harmonieuses et des flûtes résonnèrent d'elles-mêmes, et, sur le palais, une grande lumière brilla, une lumière parfaite, qui rendait sombre la clarté du soleil.

II

À l'heure même où naissait le printemps, Mâyâ endormie eut un songe.

Elle vit un jeune éléphant qui descendait du ciel. Il était blanc comme la neige des montagnes, et il avait six fortes défenses. Mâyâ vit qu'il entrait dans son sein, et les Dieux, par milliers, lui apparurent ; ils chantaient pour elle des louanges impérissables, et Mâyâ sentit qu'il n'y avait plus en elle inquiétude, haine ni colère.

Elle s'éveilla. Elle était joyeuse, d'une joie que jamais encore elle n'avait connue. Elle se leva ; elle mit ses plus claires parures, et, avec les plus belles de ses suivantes, elle sortit du palais ; elle traversa les jardins, et elle alla s'asseoir à l'ombre d'un petit bois. Et elle dépêcha au roi Çouddhodana deux de ses femmes, qui devaient dire : « Que le roi vienne au bois ; la reine Mâyâ veut le voir et l'attend ! »

Le roi, en hâte, obéit au message. Il quitta la salle où, parmi ses conseillers, il rendait la justice aux habitants de la ville. Il marcha vers le bois, mais, comme il allait y entrer, il éprouva une émotion étrange; ses jambes se dérobaient, ses mains tremblaient, ses yeux étaient prêts à pleurer. Et il pensait :

« Jamais, même au moment d'affronter, dans la bataille, les ennemis les plus braves, jamais je ne me suis senti troublé comme maintenant. Je ne puis entrer dans le bois où m'attend la reine. Qu'ai-je donc ? Qui me dira la raison de mon

trouble ? »

Alors une grande voix retentit dans le ciel :

« Sois heureux, roi Çouddhodana, le meilleur des Çâkyas ! Celui qui cherche la science suprême doit naître parmi les hommes ; c'est ta famille qu'il a choisie pour la sienne, comme la plus illustre de toutes, la plus heureuse et la plus pure, et, pour mère, il a élu la plus noble des femmes, ton épouse, la reine Mâyâ. Sois heureux, roi Çouddhodana ! Celui qui cherche la science suprême a voulu être ton fils ! »

Le roi comprit que les Dieux lui parlaient. Il se réjouit. Ses pas redevinrent fermes, et il entra dans le bois où l'attendait Mâyâ.

Il la vit, et sans orgueil, très doucement, lui dit :

« Pourquoi m'as-tu mandé ? que désires-tu de moi ? »

La reine raconta au roi le songe qu'elle avait eu. Elle ajouta :

« Seigneur, fais venir ici des brahmanes habiles à expliquer les songes. Ils sauront si le bien est entré dans le palais ou le mal, si nous devons nous réjouir ou nous lamenter. »

Le roi approuva la reine, et des brahmanes qui connaissaient le mystère des songes furent appelés au palais. Quand ils eurent entendu le récit de Mâyâ, ils parlèrent ainsi :

« Tous deux, ô roi, ô reine, vous aurez une grande joie. Un fils vous naîtra, marqué des signes du pouvoir magnanime. Si, un jour, il renonce à la royauté, s'il abandonne le palais, s'il rejette l'amour, si, pris de pitié pour les mondes, il mène la vie errante des religieux, il méritera des offrandes triomphales, il méritera des louanges merveilleuses. Il sera adoré par les mondes, car il les rassasiera. Ô maître, ô maîtresse, votre fils sera un Bouddha. »

Les brahmanes se retirèrent. Le roi et la reine se regardaient et leurs visages étaient beaux de bonheur et de paix. Çouddhodana fit distribuer de grandes aumônes dans Kapilavastou ; ceux qui avaient faim eurent à manger, ceux qui avaient soif eurent à boire ; les femmes reçurent des fleurs et des parfums. On aimait à contempler Mâyâ ; les malades se pressaient sur sa route, car, dès qu'elle étendait vers eux la main droite, ils étaient guéris ; des aveugles virent, des sourds entendirent, des muets parlèrent. Si les moribonds touchaient les brins d'herbe qu'elle avait cueillis, ils recouvraient aussitôt la force et la santé. Sans cesse, des brises mélodieuses passaient sur la ville. Du ciel pleuvaient des fleurs divines ; et des chants de reconnaissance montaient vers la maison royale.

III

Des mois passèrent. Et, un jour, la reine vit que le temps était venu où son fils allait naître. Elle trouva le roi Çouddhodana, et elle lui dit :

« Seigneur, je veux aller par les jardins heureux. Des oiseaux chantent dans les arbres, et l'air est brillant de la poussière des fleurs. Je veux aller par les jardins.

— Mais, ô reine, répondit Çouddhodana, ne crains-tu pas les fatigues de la promenade ?

— L'être pur que je porte en moi doit naître parmi la pureté des fleurs nouvelles. J'irai, ô maître, j'irai dans les jardins fleuris. »

Le roi ne résista pas au désir de Mâyâ, et il dit à ses serviteurs :

« Courez dans les jardins, et parez-les d'argent et d'or. Attachez aux arbres des voiles précieux. Que tout soit en fête pour le passage de la reine. »

Puis il se retourna vers Mâyâ :

« Pare-toi aujourd'hui de tes plus riches parures, ô Maya. Monte dans une litière éclatante, que porteront les plus belles de tes femmes. Que tes servantes vêtent des robes parfumées ; qu'elles aient des colliers de perles et des bracelets de pierreries, qu'elles prennent des luths, des tambours et des flûtes, et que leurs chansons volent si douces que les Dieux mêmes en soient charmés. »

Çouddhodana fut obéi, et, quand la reine arriva au seuil du palais, les gardes l'accueillirent de cris joyeux. Des cloches résonnaient gaîment ; les paons ouvraient la splendeur de leur queue ; les cygnes chantaient.

Mâyâ fit arrêter sa litière dans un bois d'arbres fleuris. Elle en descendit, et elle allait tout heureuse. Et voici qu'elle remarqua un arbre précieux, dont les branches pliaient sous le poids des fleurs. Elle s'en approcha ; de sa main gracieuse elle attira une branche. Tout à coup, elle resta immobile. Et les femmes qui étaient près d'elle reçurent dans leurs bras un bel enfant. La mère souriait.

En ce moment même, tous les vivants frémissaient de joie. La terre trembla. Dans le ciel, on entendit des chants et des danses. Les arbres de toutes les saisons se couvrirent de fleurs épanouies et de fruits mûrs. Des rayons d'une pureté sereine illuminèrent le ciel. Les malades n'éprouvèrent plus de souffrances. Les affamés se sentirent rassasiés. Ceux qu'avaient égarés les liqueurs virent tomber leur ivresse. Les fous recouvrèrent la raison. Les infirmes

furent sains de corps. Les pauvres trouvèrent de l'or. Les portes des prisons s'ouvrirent. Les méchants ne connurent plus le mal.

Une des femmes de Mâyâ courut vers le roi Çouddhodana et lui cria joyeusement :

« Seigneur, seigneur, un fils vient de te naître, un fils qui apportera une grande gloire dans ta maison ! »

Il ne put rien répondre. Il eut le visage éclairé de joie, et il comprit le bonheur.

Bientôt, pourtant, il fit appeler auprès de lui tous les Çakyas, et il leur ordonna de l'accompagner vers le jardin où venait de naître l'enfant. Les Çâkyas obéirent, et ils faisaient au roi un cortège magnanime. Des brahmanes, en troupe innombrable, les suivaient.

Quand on fut arrivé près de l'enfant, le roi s'inclina, et il dit :

« Inclinez-vous comme je m'incline devant le prince à qui je donne le nom de Siddhârtha. »

Tous s'inclinèrent, et les brahmanes, qu'inspiraient les Dieux, chantèrent :

« Puisque les routes où vont les hommes ne sont plus rudes, puisque les créatures sont heureuses, il est né, celui qui apporte le bonheur : il donnera le bonheur au monde. Puisque, dans les ténèbres, a lui une grande lumière, puisque la lune et le soleil semblent éteints, il est né, celui qui apporte la lumière : il donnera la lumière au monde. Puisque les aveugles voient, puisque les sourds entendent, puisque les insensés recouvrent la raison, il est né, celui qui ouvre les yeux, qui ouvre les oreilles, qui ouvre la raison : il donnera les yeux, il donnera les oreilles, il donnera la raison au monde. Puisque des brises embaumées calment les souffrances des êtres, il est né, celui qui guérit : il donnera la santé au monde. Les flammes ne sont plus cruelles, les rivières émues ont arrêté leur cours, la terre a tremblé doucement : il sera celui qui contemple la vérité. »

IV

Or, par la vertu de son austérité, Asita, le grand ascète, connut la naissance de celui qui plus tard sauverait les créatures de la douleur de renaître. Et, comme il avait soif de la bonne loi, il arriva dans la demeure du roi Çouddhodana. Il alla, d'un pas ferme, tout près de l'appartement des femmes. Il avait l'autorité grave de la science et celle de la vieillesse.

Le roi l'honora selon les règles, et il lui parla comme il convenait :

« Heureux que je suis ! Vraiment, cet enfant, ma race, jouira de grandes faveurs, puisque le vénérable Asita est venu ici, dans le désir de me voir. Ordonne. Que dois-je faire ? Je suis ton disciple et ton serviteur. »

Et l'ascète, les yeux pleins de joyeuse lumière, parla d'une voix profonde :

« Cela est arrivé chez toi, roi magnanime, roi libéral, roi hospitalier, parce que tu aimes le devoir et que ta pensée est affectueuse pour ceux qui sont sages et qui sont vieux. Cela est arrivé chez toi parce que, plus qu'en terre, plus qu'en or, tes ancêtres ont été riches en vertu. Que ma venue te réjouisse, ô roi, et saches-en la raison. Dans l'air, j'ai entendu une voix divine qui disait: « Un fils est né au roi des Çâkyas, un fils qui aura la vraie science. » J'ai entendu la parole, et je suis venu, et je verrai maintenant la lumière des Çâkyas.»

Le roi, chancelant de joie, alla chercher l'enfant. Il le prit au sein de la nourrice, et il le fit voir au vieillard Asita.

L'ascète s'aperçu que le fils du roi avait les marques de la toute-puissance. Il le considéra longuement, et il eut des larmes dans les cils. Il soupira, et il leva les yeux vers le ciel.

Le roi vit qu'Asita pleurait, et il se mit à trembler pour son fils; Il interrogea le vieillard.

« Tu dis, ô vieillard, que, par le corps de mon fils diffère à peine d'un Dieu. Tu dis que sa naissance est merveilleuse, tu proclames qu'il aura, dans l'avenir, une gloire suprême : et pourtant tu le regardes avec des yeux pleins de larmes. Sa vie serait-elle fragile ? Serait-il né pour mon chagrin ? Ce rameau de ma race doit-il se dessécher avant que les fleurs s'y soient épanouis ? Parle, ô saint vieillard, parle vite : tu sais quelle affection les pères ont pour leurs fils.

— Ne t'afflige pas, ô roi, répondit le vieillard. Ce que j'ai dit n'est point douteux : cet enfant aura la vraie gloire. Si je pleure, c'est sur moi. Voici venir pour moi le temps de m'en aller, et celui-ci est né, qui saura détruire le mal de renaître. Il abandonnera la puissance royale, il vaincra les sens, il comprendra le vrai, et, soleil de science, il brillera dans le monde et anéantira les ténèbres de l'égarément. De la mer du mal, de l'écume des maladies, de la houle de la vieillesse, des flots farouches de la mort, il sauvera le monde qui souffre, et il l'emportera dans la grande barque de la science. Le fleuve rapide, admirable, bienfaisant, le fleuve du devoir, il en connaîtra la source, il en dévoilera le cours, et les vivants, que torture la soif, en viendront boire les eaux. À ceux que la douleur tourmente, à ceux que les sens ont domptés, à ceux qui errent dans la forêt des existences, comme à des voyageurs qui ont perdu la route, il enseignera

le chemin du salut. Pour ceux que brûle le feu des passions il sera le nuage qui donne la pluie fraîche ; il marchera vers la prison des désirs, où gémissent les créatures, et il en brisera la porte ténébreuse avec le bélier de la bonne loi. Lui, qui aura toute l'intelligence, saura délivrer le monde. Donc, n'aie aucun chagrin, ô roi. Celui-là seul est à plaindre qui n'entendra pas la voix de ton fils ; et voila pourquoi je pleure, moi qui, malgré mes austérités, malgré mes méditations, ne connaîtrai pas sa parole et sa loi. Ah, qu'il est misérable, celui-là même qui s'en va dans les plus hauts jardins du ciel ! »

V

Les paroles d'Asita avaient d'abord réjoui Çouddhodana ; il pensait : « Mon fils vivra donc, et il vivra dans une gloire extrême. » Puis, il avait réfléchi, et il était devenu soucieux : le prince, disait-on, abandonnerait la royauté, il menerait la vie des ascètes ; il faudrait donc qu'avec lui disparût la race de Çouddhodana ?

L'ennui du roi ne dura guère, car, depuis la naissance de Siddhartha, il ne pouvait rien entreprendre qui ne lui réussit. Comme un fleuve dont les rivières accroissent les eaux, son trésor recevait tous les jours des richesses nouvelles ; ses écuries étaient trop petites pour les chevaux et les éléphants qu'on y amenait, et des amis sincères lui faisaient un cortège innombrable. Les terres du royaume étaient fertiles, et, dans les prairies, paissaient des vaches grasses et fécondes. Les femmes enfantèrent heureusement ; les hommes ne se cherchaient point de vaines querelles, et tous, dans le pays de Kapilavastou, avaient aux lèvres la paix et l'allégresse.

Or, la reine Mâyâ ne put supporter longtemps la joie que lui donnait son fils : il avait sept jours seulement qu'elle mourut pour la terre, et qu'elle monta au ciel, parmi les Dieux.

Mâyâ avait une sœur, Mahâprajâpatî, presque aussi belle et presque aussi sage qu'elle-même. On chargea Mahâprajâpatî d'élever le prince, et elle lui donna les soins les plus pieux, comme elle eût fait à son propre enfant. Et, pareil au feu qui s'agite sous le vent favorable, pareil à la lune, reine des étoiles dans la quinzaine lumineuse, pareil au jeune soleil qui se lève sur les montagnes, à l'Orient, Siddhârtha grandissait.

On se plaisait à lui faire des dons précieux. Il reçut les jouets dont on s'amuse au premier âge : de petits animaux, gazelles ou éléphants, chevaux ou vaches, oiseaux ou poissons, de petits chariots aussi ; mais les jouets n'étaient point de bois ni d'argile, ils étaient d'or et de diamant. On lui donnait aussi des

étoffes très riches et des bijoux, colliers de perles et bracelets de pierreries.

Un jour qu'il jouait dans un jardin, près de la ville, Mahâprajâpatî pensa : « Il est temps de lui apprendre à porter des bracelets et des colliers. » Et les servantes furent chercher les parures qu'on lui avait offertes. Mahâprajâpatî les lui mit au bras et au cou, mais il ne semblait pas qu'il en eût aucune ; l'or ni les pierres ne brillaient, tant éclatait la lumière qui émanait de l'enfant royal. Et la Déesse qui habitait parmi les fleurs du jardin vint à Mahprajâpatî, et lui parla : « Si toute la terre était d'or, il suffirait, pour ternir sa splendeur, d'un seul rayon lancé du corps de cet enfant, guide futur du monde. La lumière des étoiles et celle de la lune, la lumière même du soleil ne sont point éclatantes dès que l'enfant se pare de sa lumière. Qu'a-t-il besoin de bijoux, œuvres vulgaires des joailliers et des orfèvres ? Femmes, ôtez-lui ces colliers, ôtez-lui ces bracelets. Ils sont bons pour orner des esclaves ; donnez-les à des esclaves. Celui-ci aura des pierreries d'une pureté vraie : ses pensées. »

Mahprajâpatî écouta les paroles de la Déesse ; elle ôta au prince les bracelets et les colliers, et elle ne se lassait pas de l'admirer.

Le temps vint de conduire au temple des Dieux le prince Siddhârtha. Le roi ordonna que les rues et les places de la ville fussent décorées superbement, et qu'on fit résonner partout des tambours et des cloches joyeuses. Tandis que Mahprajâpatî l'habillait de ses plus beaux vêtements, l'enfant demanda :

« Mère, où vas-tu me conduire ?

— Au temple des Dieux, mon fils, » répondit-elle.

Alors, l'enfant eut un sourire, et il se laissa mener auprès de son père.

Le cortège était magnifique. On y voyait les des marchands ; des gardes nombreux les suivaient, et les Çâkyas entouraient le char où étaient montés le prince et le roi. Dans les rues, on brûlait des parfums, on semait des fleurs, et l'on agitait des banderoles et des drapeaux.

Le roi arriva au temple. Il prit Siddhârtha par la main et il le guida vers la salle où étaient les statues des Dieux. Et, dès que l'enfant eut posé le pied sur le seuil, les statues s'animèrent, et tous les dieux, Çiva, Skanda, Vishnou, Kouvéra, Indra, Brahmâ, se levèrent et vinrent tomber à ses genoux. Et ils chantaient :

« Le Mérrou, roi des monts, ne s'incline pas devant le grain de blé ; l'Océan ne s'incline pas devant la flaque de pluie ; le Soleil ne s'incline pas devant le ver luisant ; celui qui aura la science ne s'incline pas devant les Dieux. Pareil au grain de blé, pareil à la flaque de pluie, pareil au ver luisant est l'homme, est le Dieu qui persiste dans l'orgueil ; pareil au mont Mérrou, pareil à l'Océan, pareil